title : Journal de l’Empire (1807-02-05), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Jeudi 5 février 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes* [extrait].

Chaque représentation des *Femmes savantes* est pour le public une leçon de bon sens, de naturel et de vérité comique : chacun en profite suivant les dispositions qu’il y apporte. La grande morale de la pièce, la maxime fondamentale est qu’il faut que chacun reste dans son état, et s’occupe de ce qu’il doit faire. Les Femmes savantes sont des folles à qui la science a tourné la tête. Trissotin et Vadius sont aussi des fous ; mais ce n’est pas la science, c’est l’orgueil qui leur a dérangé le cerveau : leur exemple nous apprend que la littérature et l’érudition ne servent de rien pour guérir les passions. Trissotin n’est pas seulement un mauvais poète, c’est un sot pétri d’une vanité ridicule, c’est un homme vil et bas esclave d’un intérêt sordide. On rit beaucoup de sa philosophie, lorsqu’il dit à sa future, qui veut lui faire appréhender quelque disgrâce conjugale :

A tout événement le sage est préparé.

Vadius est un de ces savants en us, si communs dans les seizième et dix-septième siècles, qui trouvaient tout dans les anciens, excepté la raison et la décence ; qui prodiguaient à leur ennemis l’injure et la calomnie, et juraient la perte de quiconque avait blessé leur orgueil. Nous avons vu, dans le siècle dernier, un écrivain fameux qui ressemblait beaucoup à ce Vadius : ce n’était cependant pas comme lui un savant en us ; mais, comme Vadius, il jetait à la tête de ses partisans des louanges extravagantes qu’ils lui rendaient avec usure ; comme Vadius, il accable d’injures grossières et dégoûtantes ceux qui ne pensaient pas comme lui. Je crois même que c’est de Vadius que Voltaire a emprunté l’expression de *cuistre*, qui est l’ornement le plus ordinaire de ses invectives ; mais dans la scène avec Trissotin, *cuistre* est le *non plus ultra* de l’insolence de Vadius. Voltaire a fort enchéri sur son modèle ; et presque toujours il relève l’épithète de *cuistre* par celle de *sodomite*, de *pédéraste*, de *bélître*, de *gredin*, qui sont beaucoup plus énergiques, et qui ont bien un autre sel : Voltaire est celui de tous les gens de lettres qui a le mieux montré l’inutilité de lettres pour corriger les défauts naturels et réformer les vices du caractère : jamais charlatan n’a moins caché son jeu ; et s’il a fait tant de dupes, c’est qu’il avait affaire à des gens qui voulaient être trompés.

La querelle de Vadius et de Trissotin, quoique très comique, ne fait pas beaucoup rire le parterre ; et peut-être cette misère de l’humanité a-t-elle un côté triste. On ne rit pas beaucoup aussi des commentaires ridicules que font les Femmes savantes sur les beautés du style de Trissotin, sur le fameux quoi qu’on die, etc. Je ne sais si ce commentaire ne sont pas réellement un peu longs, ou si les actrices ne mettent pas dans leur débit et dans leur jeu, ce qu’il faut pour les abréger ; mais l’effet théâtral en est aujourd’hui assez médiocre.

Il y a souvent dans la pièce des vers d’une profondeur admirable, de ces vers proverbes dont un seul vaut une comédie tout entière. Celui-ci, par exemple :

Nul n’aura de l’esprit que nous et nos amis.

Un traité sur les inconvénients des corporations littéraires n’en dirait pas davantage. Toute société savante est donc exposée à devenir une faction dans la république des lettres, un attroupement d’auteurs médiocres ligués contre le vrai talent, une compagnie de monopoleurs qui accaparent l’esprit, et par conséquent les avantages de l’esprit, les honneurs, les places, les pensions, le crédit. Pour entrer dans cet illustre corps, il faut épouser les idées, les préjugés les passions et les systèmes de ces messieurs ; il faut penser comme eux en morale, en politique, en littérature, sous peine de n’avoir ni esprit, ni goût, ni talent. Ils ne vous empêchent pas d’écrire ni même de plaire au public impartial ; mais il n’y a pas de récompense, d’emplois lucratifs que pour eux : d’où il faut conclure qu’un pareil foyer d’intrigues et de cabales est une plaie dans les lettres, et même dans l’État.

Lafond a été prodigieusement applaudi dans la tirade contre les savants, qu’il a débitée avec beaucoup de chaleur et d’énergie. Lorsque Molière faisait ainsi parler Clitandre, on ne prévoyait pas encore l’espèce d’influence que les gens de lettres pourraient exercer un jour sur la nation, sur le gouvernement : la cour subjuguait alors toutes les opinions ; la noblesse maintenait le peuple dans le respect ; la religion exerçait un empire absolu sur les esprits ; toutes les classes de la société étaient bien distinctes et bien séparées ; les gens de lettres s’occupaient de choses frivoles, les savants de choses utiles. Les uns et les autres se renfermaient dans leur sphère ; les savants surtout étaient très obscurs et très modestes : le temps de jouer de grands rôles n’était pas encore arrivé pour eux. Les auteurs n’écrivaient point encore de rêves politiques, et ils n’imaginaient point d’autre morale que celle de la religion ; par conséquent ils ne pouvaient pas exciter de troubles. Fénelon, qui, dans un roman, s’était avisé de parler politique, avait été disgracié, et banni de la cour. L’Académie française n’était composée que d’hommes sensés, qui n’avaient pas, à la vérité, autant d’esprit qu’on en a eu à la fin du 18e siècle, mais qui du moins étaient assez sensés pour voir qu’il n’y avait rien à gagner pour eux à détruire la religion de la monarchie.

Les successeurs de Louis XIV auraient peut-être bien fait, du moins pour l’intérêt de leur dynastie, de maintenir cet ordre de choses, de tempérer l’effervescence des esprits, et d’arrêter le torrent des nouveaux systèmes, source de désordres et de calamités. Il faut encourager et favoriser les études des savants et des gens de lettres quand elles sont dirigées vers un but utile ou du moins innocent ; mais il faut être en gardé contre leur ambition inquiète, contre leur bavardage indiscret et leurs prétentions exagérées dans un temps surtout ou le fanatisme de la science et des savants est l’épidémie courante.

Clitandre parle des érudits en courtisans qui fait peu de cas du grec et du latin, surtout quand la connaissance de ces langues anciennes dépourvue de jugement et de goût, se borne à un vain fatras de mots ; et il ne faut pas être courtisan pour mépriser cet espèce d’érudition, il suffit d’avoir du sens commun. On ne pouvait pas attendre d’un homme tel que Clitandre, des réflexions bien justes sur l’utilité que peuvent avoir ces laborieux savants qui sont les manœuvres de la littérature, uniquement destinés à préparer des matériaux pour les gens capables de les mettre en œuvre, mais très incapables du travail nécessaire pour les amasser. Clitandre doit parler avec d’autant plus d’irrévérence des auteurs et des savants, qu’il a pour rival u n pédant et un faux bel esprit. Le bon poète, dit Horace, fait parler ses personnages d’après leur caractère :

*Reddere personae scit convenientio quaeque*.

Maxime depuis longtemps oubliée : nos poètes parlent presque toujours par la bouche de leurs personnages ; et le public accoutumé à cette imposture, aime que les acteurs disent, non pas ce qu’ils doivent dire, mais ce qui lui plaît et ce qui flatte ses idées.

Une chose assez plaisante à observer, c’est que les Femmes savantes qui se disent philosophes, étalent un noble désintéressement et une doctrine si métaphysique, si dégagée des sens, que le monde périrait si on le mettait en pratique. Les savants, au contraire, successeurs des Femmes savantes, héritiers de leur titre de philosophe, ont entièrement échangé leur philosophie ; car ils sont très occupés de leur fortune, fort amis de la philosophe et infiniment soigneux de la population : ainsi ce nom de philosophe n’est qu’une appellation triviale et banale, dont chacun se sert à son gré pour couvrir et décorer, suivant les lieux et les temps, ses travers, ses intrigues et ses ridicules.

A force de jouer cette pièce, autrefois si négligée, les acteurs apprennent à la jouer. Mlle Contat a montré dans plusieurs endroits une finesse de comique qui a été bien sentie du public, et justement applaudie. Grandmenil est outré, mais il produit de l’effet. Madame Talma joue fort bien le rôle d’Armande ; Dazincourt est très plaisant dans celui de Vadius ; et Mlle Mars est dans Henriette ce qu’elle est toujours et partout. Lafond saisit de plus en plus cette aisance, cette grâce, cette fleur d’ironie qui caractérise un homme de a cour. Emilie Contat rend avec une naïveté originale la servante Martine. Baptiste cadet ne serait pas mauvais dans Trissotin, si on pouvait jouer avec un air niais et une tournure d’imbécile le rôle d’un faux bel esprit, d’un académicien galant et musqué.